

Missionnaire de la paix

par George Ignatieff

Selon Goethe «le plus grand avantage de l'histoire est l'enthousiasme qu'elle nous inspire». Or, *Mike** est le genre d'histoire qui inspire de l'enthousiasme tant au profane qu'au savant. On y trouve le récit des démarches grâce auxquelles le Canada est parvenu à jouer un rôle de conciliateur aussi actif que positif durant une décennie de crises au cours de laquelle les nations, ayant entrevu la possibilité d'«un monde uni» lors de la création de l'ONU, durent s'adapter à l'amère déception de vivre dans un monde divisé par la guerre froide. C'est l'histoire d'une réussite, d'un succès bien canadien.

En fait, ce volume porte seulement sur la période autobiographique durant laquelle le succès de M. L. B. Pearson a été le plus éclatant, soit de septembre 1948, alors qu'il devint secrétaire d'État aux Affaires extérieures, jusqu'en décembre 1957, date à laquelle on lui décerna le prix Nobel de la paix. Cette distinction, qui a marqué dans un sens l'estime de la communauté internationale pour les réalisations de M. Pearson, suscite non seule-

M. George Ignatieff, actuellement recteur de Trinity College à l'Université de Toronto, a passé 32 ans au service du ministère des Affaires extérieures où il occupa des postes importants. De 1969 à 1972, il a été ambassadeur et représentant permanent du Canada à la Conférence du Comité du désarmement à Genève. Au début de sa carrière diplomatique, il fut affecté à nos ambassades de Londres et de Washington, à la délégation permanente du Canada auprès de l'ONU et, à titre d'ambassadeur, en Yougoslavie. De novembre 1960 jusqu'au milieu de 1962, il a été sous-secrétaire d'État adjoint aux Affaires extérieures. Nommé ambassadeur et représentant permanent du Canada auprès du Conseil de l'Atlantique Nord en 1962, M. Ignatieff devenait, en 1966, ambassadeur et représentant permanent du Canada auprès de l'ONU avant sa permutation à Genève, en février 1969.

ment l'admiration mais aussi le désir de savoir comment il se fait que cette distinction ait été accordée à M. Pearson, le seul Canadien à remporter ce prix qui est des plus convoités par ceux qui œuvrent pour la paix.

Ce second volume, fruit du travail d'un groupe d'éditeurs, est évidemment désavantagé du fait que ceux-ci ont dû défricher un texte en grande partie inachevé. La curiosité du lecteur n'en est pas moins satisfaite en ce qui a trait aux qualités qui ont fait de M. Pearson l'un des grands hommes d'État de son siècle sur le plan international. Cela en dit long sur le soin que l'on a mis à recueillir et à vérifier la documentation de M. Pearson, qui constitue un précieux apport à l'histoire canadienne et internationale pendant cette extraordinaire période de transition d'un monde unitaire à un monde bipolaire, de l'universalisme au régionalisme.

Sachant que ses jours étaient comptés, M. Pearson n'a pas fardé la vérité, s'exprimant sans crainte ni indulgence, et sans souci de se justifier. Comme l'explique son fils Geoffrey, M. Pearson n'a lui-même rédigé que cinq des onze chapitres de l'ouvrage. MM. John Munro et Alex Inglis ont toutefois accompli avec une telle sensibilité la tâche d'éditer le reste des matériaux, glanés dans les journaux et les notes de l'auteur, que les spécialistes et le public leur sont redevables, de même qu'à Geoffrey Pearson, d'avoir conservé dans la mesure du possible les qualités d'esprit et d'expression de l'auteur. On les retrouve vivantes dans ce texte qui, contrairement à la plupart des mémoires diplomatiques, ne souffre ni d'excès de raffinement, ni d'omissions avantageuses, ni d'efforts justificatifs.

Les grandes lignes de notre politique d'après-guerre y sont clairement tracées et expliquées. Les options le sont aussi en matière d'«internationalisme actif», M. Pearson qualifiait ainsi son style de diplomatie novatrice, grâce auquel le Canada est resté pendant une décennie au premier rang de la diplomatie internationale.